

Libretto

ALEXANDER KENT

LA CROIX DE SAINT-GEORGES

Une aventure de Richard et Adam Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

Libretto

Titre original :
Cross of St. George

© Bolitho Maritime Productions Ltd, 2001.

© Éditions Phébus, Paris, 2010, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0638-0

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il débute sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve.

En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho.

Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

Pour Kim, avec amour.

Merci de m'avoir fait connaître ton Canada.

*Partout où un bout de bois peut flotter,
je suis certain de trouver le pavillon d'Angleterre.*

NAPOLÉON BONAPARTE

LE SABRE D'HONNEUR

L'arsenal royal de Portsmouth, d'ordinaire si bruyant et plein d'agitation, était aussi calme qu'une tombe. Il neigeait sans discontinuer depuis deux jours. Les bâtiments, les ateliers, le bois et les réserves destinées aux vaisseaux, disposées en tas hétéroclites près des bassins, n'étaient plus que de vagues formes. Et la neige tombait toujours. Les odeurs familières elles-mêmes semblaient englouties par le manteau blanc : les senteurs puissantes de peinture et de goudron, l'odeur de chanvre et de sciure fraîche, tout comme les sons, paraissaient atténuées et déformées. Personne n'avait remarqué le son assourdi du canon, étouffé lui aussi par la neige, qui annonçait l'ouverture de la cour martiale.

Érigés à l'écart des autres bâtiments, la résidence du major du port et ses bureaux étaient encore plus isolés qu'à l'accoutumée. Depuis les hautes fenêtres qui surmontaient les bassins, on ne parvenait même pas à apercevoir les eaux du port.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho essuya du revers de sa manche une vitre embuée et baissa les yeux vers un fusilier solitaire dont la tunique écarlate contrastait avec cet arrière-plan d'une blancheur éblouissante. C'était le début de l'après-midi, mais l'on se serait cru à la tombée du jour. Adam voyait son reflet dans la vitre, celui aussi du feu de bois allumé de l'autre côté de la pièce. Son compagnon, un lieutenant de vaisseau qui paraissait nerveux, était assis au bord

de son siège et tendait les mains aux flammes. Dans d'autres circonstances, il aurait eu pitié de lui. *Ce n'est jamais agréable ni facile de se retrouver le compagnon...* Il pinça les lèvres. *Plutôt non, le gardien de quelqu'un qui attend le verdict d'un conseil de guerre.* Même si chacun lui assurait que, sans discussion possible, la décision serait certainement rendue en sa faveur.

Ils étaient réunis depuis le matin dans la grande salle attenante à la résidence de l'amiral, habituellement réservée aux réceptions plutôt qu'à ce genre de procédure dont dépendait le sort d'un homme. Ironie des choses, on pouvait encore voir qu'un bal venait d'y être donné à l'occasion des fêtes de Noël. Adam regardait la neige tomber. C'était le début de la nouvelle année : le 3 janvier 1813. Après tout ce qu'il venait d'endurer, il aurait pu considérer qu'il s'agissait d'un nouveau départ, qu'il s'y serait accroché comme un noyé se saisit d'une ligne de vie. Mais non, rien à faire. Tout ce à quoi il était attaché, tout ce qu'il aimait était parti au fond, en 1812, avec tant de souvenirs. Il devinait que l'officier s'agitait sur son siège, aucun mouvement ne lui échappait. La cour reprenait son travail. *Après un plantureux dîner*, songeait-il. C'était bien sûr l'une des raisons pour lesquelles elle avait décidé de se réunir dans ce lieu plutôt que de subir le désagrément d'une longue traversée en canot jusqu'au vaisseau amiral mouillé quelque part sous la neige, sous Spithead.

Il se tâta le flanc, là où une écharde de métal l'avait grièvement blessé. Il avait cru mourir : parfois, il lui était même arrivé de le souhaiter. Les semaines puis les mois avaient passé et, pourtant, il avait encore du mal à admettre qu'il avait été blessé sept mois plus tôt, que son *Anémone* bien-aimée avait dû se rendre, submergée par la redoutable artillerie de l'*USS Unité*. Ses souvenirs étaient encore flous. La douleur causée par sa blessure, cette souffrance morale intolérable, son refus d'accepter son sort de prisonnier de guerre. Il n'avait plus de bâtiment ni d'espoir, il était destiné à être oublié.

Désormais, il ne souffrait plus guère. Un médecin de la Flotte avait même vanté les mérites du chirurgien français de l'*Unité*, puis d'autres médecins encore, qui avaient fait tout leur possible durant sa captivité.

Il s'était évadé. Des hommes qu'il connaissait à peine avaient tout risqué pour hâter son retour à la liberté, et certains en étaient morts. Puis il y avait tous les autres, auxquels il ne pourrait jamais rendre la pareille.

Le lieutenant de vaisseau commença d'une voix rauque :

– Je crois qu'ils sont revenus, commandant.

Adam fit signe qu'il avait entendu. Cet homme avait peur. *De moi? Ou de s'être montré trop familier, si jamais les choses tournent mal pour moi?*

Sa frégate, l'*Anémone*, avait dû affronter un ennemi bien supérieur. Désarmée, manquant de monde, car le plus gros de l'équipage avait été envoyé à bord de prises. Il n'avait pas agi inconsidérément, ni par orgueil mal placé, il avait seulement tenté de sauver le convoi de trois bâtiments marchands lourdement chargés qu'il escortait jusqu'aux Bermudes. Le comportement de l'*Anémone* avait donné au convoi le temps de prendre la fuite et de trouver son salut dans l'obscurité. Il se souvenait du commandant de l'*Unité*, Nathan Beer, un homme impressionnant, qui l'avait hébergé dans son propre logement et venait souvent le voir lorsque le chirurgien lui prodiguait ses soins. Même lorsqu'il souffrait mille morts et délirait, Adam devinait la présence du colosse et le souci qu'il se faisait pour lui. Beer s'adressait à lui comme un père parlerait à son fils, non comme à un autre commandant et à un ennemi.

À présent, Beer était mort. L'oncle d'Adam, Sir Richard Bolitho, avait engagé les Américains au cours d'un bref et violent combat. Cette fois, ce fut au tour de Bolitho de reconforter son adversaire mourant. Bolitho était persuadé que le destin avait décidé de les faire se rencontrer : il n'avait donc été surpris ni par la bataille ni par sa sauvagerie.

Adam s'était vu affecter une nouvelle frégate, *La Fringante*, dont le commandant avait été tué au cours d'un combat contre un vaisseau inconnu. Il avait été la seule victime, tout comme Adam avait été le seul survivant de l'*Anémone*, à l'exception d'un mousse de douze ans. Tous les autres avaient été tués, s'étaient noyés ou avaient été faits prisonniers.

Le seul témoignage produit au cours de la matinée avait été le sien. Il n'y avait aucune autre source d'information. Lorsque l'*Unité*, après sa capture, avait été conduite à Halifax, on avait retrouvé le journal dans lequel Beer avait relaté son combat contre l'*Anémone*. Dans un silence qui rappelait celui de la neige qui tombait, la cour avait écouté le greffier lire à haute voix les commentaires de Beer sur cette empoignade sauvage, puis l'explosion à bord de l'*Anémone* qui lui avait ôté tout espoir d'en faire une prise. Beer avait également noté qu'il avait décidé de renoncer à poursuivre le convoi, à cause des avaries que l'ennemi lui avait infligées. Et à la fin de son récit, il avait conclu : *Tel père, tel fils*.

Les membres de la cour avaient échangé quelques regards furtifs, rien de plus. La plupart d'entre eux ignoraient ce qu'avait voulu dire Beer, ou ne voulaient pas préjuger de ce qui allait suivre.

Mais Adam, lui, croyait entendre la voix du grand Américain dans cette pièce bondée. Comme si Beer était présent, comme s'il témoignait du courage et de l'honneur de son adversaire.

En dehors du journal de Beer, il n'y avait pas grand-chose pour confirmer ce qui s'était réellement passé. *Et si j'étais toujours prisonnier? Qui pourrait témoigner en ma faveur? On se souviendrait simplement de moi comme du commandant qui a baissé pavillon devant l'ennemi.* Que l'on soit grièvement blessé ou pas, le Code de justice maritime était sans pitié. Vous étiez coupable, sauf si quelqu'un prouvait le contraire sans contestation possible.

Les mains dans le dos, il serrait ses doigts à s'en faire mal pour tenter de se calmer. *Je n'ai jamais amené mon pavillon, ni ce jour-là ni un autre jour.*

Chose assez curieuse, il savait que deux des capitaines de vaisseau qui siégeaient étaient eux aussi passés en conseil de guerre. Peut-être s'en souvenaient-ils et comparaient-ils avec ce qui avait lieu aujourd'hui. Peut-être songeaient-ils encore à ce qu'ils auraient ressenti si l'on avait pointé leur sabre dans leur direction...

S'éloignant de la fenêtre, il alla se placer devant une grande glace. C'était peut-être ici que les officiers vérifiaient leur tenue pour s'assurer que l'amiral ne trouverait rien à leur reprocher. Ou encore, les femmes... Il s'examina sans complaisance, essayant de chasser son souvenir. Mais elle était toujours là. Inaccessible, comme elle l'avait été de son vivant, mais présente. Il jeta un coup d'œil à ses épaulettes étincelantes. *Le capitaine de vaisseau confirmé.* Son oncle en avait été si fier. Comme le reste, son uniforme était tout neuf; tous ses biens reposaient désormais dans des coffres au fond de l'eau. Même le sabre posé sur la table du conseil de guerre, il avait dû l'emprunter. Il songeait au sabre magnifique que les négociants de la Cité lui avaient offert: les trois bâtiments qu'il avait sauvés leur appartenaient, ils avaient voulu lui manifester ainsi leur gratitude. Il détourna le regard, ses yeux brillaient de colère. Ils pouvaient bien se permettre de lui être reconnaissants. Tant de ceux qui s'étaient battus ce jour-là ne le sauraient jamais. Il dit doucement :

– Vous en aurez bientôt terminé. J'ai peur de ne pas avoir été un compagnon très agréable.

L'officier déglutit avec difficulté.

– Je suis fier de m'être trouvé avec vous, commandant. Mon père a servi avec votre oncle, Sir Richard Bolitho. Et c'est en entendant ses récits que j'ai désiré entrer dans la marine.

Malgré sa tension et en dépit de l'irréalité de cet instant, Adam se sentit étrangement ému.

– Ne l'oubliez jamais. La fidélité, l'amour, appelez ça comme vous voudrez, cela vous soutiendra – il hésita. Il le faut.

Ils se tournèrent ensemble vers la porte qui s'ouvrait lentement, et le capitaine des fusiliers qui commandait la garde passa la tête.

– On vous attend, commandant.

Il semblait sur le point d'ajouter quelque chose, un petit mot d'encouragement, d'espoir, allez savoir. Mais il se tut. Il claqua des talons et les précéda dans la coursive.

Adam croisa le regard du lieutenant de vaisseau qui essayait de graver cette scène dans sa mémoire ; peut-être la raconterait-il à son père.

Il en esquissa un sourire. Il avait omis de lui demander son nom.

La vaste pièce était bondée – encore que, qui était là et pour quelles raisons... cela restait mystérieux. *Cela dit*, songea-t-il, *il y a toujours foule quand il s'agit d'assister à une pendaison.*

Adam était conscient de la distance qui le séparait d'eux, il entendait les claquements des pas du capitaine des fusiliers. Il trébucha. Il restait un peu de craie sur le plancher ciré, souvenir du bal de Noël.

En arrivant à hauteur de la dernière rangée de l'assistance, qui faisait face aux officiers membres de la cour, il aperçut son sabre d'emprunt posé sur la table. La garde était pointée dans sa direction. Il s'étonna de sa propre réaction – non parce qu'il se disait que ce verdict était équitable, mais parce qu'il ne ressentait absolument rien. *Rien du tout.* Comme s'il était un spectateur parmi d'autres.

Le président de la cour, un contre-amiral, l'observait, l'air grave.

– Commandant, la cour a rendu son verdict. Vous êtes acquitté – bref sourire. Vous pouvez vous asseoir.

Adam hocha négativement la tête.

– Non, amiral, je préfère rester debout.

– Très bien.

L'amiral ouvrit son dossier.

– La cour considère que le capitaine de vaisseau Adam Boli-tho est non seulement acquitté à la suite de sa conduite qui est conforme aux meilleures traditions de la marine royale, mais elle juge que son comportement dans l'exécution de son devoir l'honore, dans la mesure où il s'est défendu avec acharnement contre un ennemi supérieur. En s'interposant entre l'ennemi et les navires confiés à sa protection, il a fait preuve d'initiative et du courage le plus éminent – il leva les yeux. Si vous n'aviez pas fait preuve de ces qualités, vous n'auriez probablement pas réussi, surtout si l'on considère que vous ignoriez que la guerre avait été déclarée. Dans le cas contraire...

Il laissa sa phrase en suspens. Il n'avait nul besoin de préciser ce qu'aurait été la décision du conseil de guerre.

Les membres de la cour se levèrent. Certains arboraient un large sourire, visiblement soulagés que tout fût terminé.

L'amiral poursuivit :

– Prenez votre sabre, commandant – et, essayant d'adopter un ton plus léger : J'aurais pensé que vous prendriez ce beau sabre d'honneur dont j'ai entendu parler...

Adam remit son sabre d'emprunt au fourreau. *Il faut que je parte. Sans un mot.* Mais au lieu de cela, fixant l'amiral et les huit membres qui composaient la cour, il déclara :

– George Starr était mon maître d'hôtel, amiral. Il a mis le feu de sa propre main aux charges qui ont hâté la fin de mon bâtiment. Sans lui, l'*Anémone* servirait à l'heure qu'il est dans la marine des États-Unis.

Le sourire de l'amiral s'effaça et il hocha la tête.

– Je sais. Je l'ai lu dans votre rapport.

– C'était un bon et honnête homme, il a servi vaillamment son pays et moi-même.

Il était conscient du silence qui était tombé soudain, coupé seulement par les raclements de chaises. Certains s'étaient approchés pour mieux entendre ce qu'il disait d'une voix calme et sans émotion.

– Mais, pour le punir de sa fidélité, ils l'ont pendu comme un vulgaire malfrat.

Il regardait sans les voir tous ces visages, de l'autre côté de la table. Il avait l'air calme, mais ce n'était qu'une apparence ; il savait qu'il craquerait s'il poursuivait.

– J'ai revendu mon sabre d'honneur à un collectionneur qui attache du prix à ce genre d'objets. Et j'ai remis la somme à la veuve de George Starr. C'est tout ce qu'elle recevra, j' imagine.

Il s'inclina brièvement et fit demi-tour. Il passa entre les rangées de sièges, la main au côté, comme s'il craignait de voir revenir ses vieux tourments. Il ne prenait même pas garde à l'expression des assistants – sympathie, compréhension, honte peut-être. Non, il ne voyait que la porte, déjà ouverte par un fusilier en gants blancs. Ce jour-là, c'étaient ses propres marins et fusiliers qui étaient morts, dette qu'aucun sabre d'honneur ne pourrait jamais rembourser.

Il y avait quelques personnes dans l'entrée. Un peu plus loin, la neige tombait, tellement immaculée après ce qu'il avait tenté de décrire...

L'un de ces hommes, un civil, s'avança vers lui en lui tendant la main. Adam avait vaguement l'impression de connaître ce visage, mais il était pourtant sûr de ne l'avoir jamais rencontré.

L'homme hésita.

– Je suis désolé, commandant. Je ne devrais pas vous retenir après ce que vous venez de subir.

Il désigna une femme qui se tenait assise non loin de là et qui les fixait attentivement.

– Ma femme, commandant.

Adam avait envie de s'en aller. Tout le monde allait bientôt

se presser autour de lui pour le féliciter, pour le louer de ce qu'il avait accompli, alors que, un peu plus tôt, ils auraient regardé avec le même intérêt le bout de son sabre pointé vers sa poitrine. Pourtant, quelque chose le retint.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur?

L'homme avait plus de soixante ans, mais il se tenait encore bien droit. Il reprit, non sans une certaine fierté :

– Je m'appelle Hudson. Charles Hudson. Vous savez...

Il se tut en voyant qu'Adam restait de marbre. Adam lui répondit enfin :

– Richard Hudson, mon second à bord de l'*Anémone*.

Il essayait de remettre de l'ordre dans ses pensées.

Hudson, qui avait tranché la drisse de pavillon avec son sabre tandis que lui-même, blessé, gisait sur le pont, incapable de bouger. De nouveau, il se sentait spectateur, entendait les autres parler. *Je vous ai ordonné de combattre!* Chaque fois qu'il avait tenté d'articuler un mot, il avait eu l'impression qu'une pointe de fer rouge fouaillait sa blessure. Et pendant ce temps, l'*Anémone* agonisait alors que l'ennemi faisait irruption à bord. Puis les dernières paroles de Hudson tandis que l'on descendait Adam dans une chaloupe : *Si nous nous revoyons un jour...*

Adam avait encore dans les oreilles sa propre réponse. *Je le jure devant Dieu, je vous tuerai. Allez au diable!*

– Nous n'avons reçu qu'une seule lettre de lui.

Hudson se tourna une nouvelle fois vers sa femme et Adam la vit acquiescer pour le soutenir. Elle semblait frêle, mal à l'aise. Venir ici leur avait énormément coûté.

– Comment va-t-il? demanda Adam.

Mais Charles Hudson avait l'air de ne pas l'entendre.

– Mon frère était vice-amiral. Il a usé de son influence pour faire affecter Richard à votre bord. Lorsque j'ai appris que vous alliez passer en conseil de guerre, comme ils osent l'appeler, nous avons décidé de venir. Pour vous voir, pour

vous remercier de ce que vous avez fait pour Richard. C'était notre seul fils.

Adam se raidit. *C'était.*

– Que lui est-il arrivé ?

– Dans sa lettre, il nous disait qu'il voulait vous retrouver. Pour vous expliquer... quelque chose – il baissa la tête. Il a été abattu en tentant de s'évader. Il a été tué.

Adam avait l'impression que la pièce tanguait, comme le pont d'un vaisseau. Cela n'en finirait jamais, cette douleur et ce désespoir, la haine qu'il avait éprouvée après ce qui s'était passé... et il n'avait pensé qu'à lui.

– J'en parlerai à mon oncle quand je le verrai. Votre fils le connaissait.

Puis, prenant l'homme par le bras, il le reconduisit près de sa femme.

– Richard n'avait rien à expliquer. À présent, il est en paix, il le sait.

La mère de Hudson se leva et lui tendit la main. Adam se pencha pour l'embrasser sur la joue. Elle était glacée.

– Merci – il les regarda tour à tour. Cette perte m'affecte comme s'il s'agissait d'un des miens.

Adam se retourna lorsqu'un lieutenant de vaisseau toussa discrètement. L'officier lui glissa :

– Le major général désire vous voir, commandant.

– Cela ne peut-il pas attendre ?

L'officier s'humecta les lèvres.

– On m'a indiqué que c'était important, commandant. Important pour vous.

Adam voulut faire ses adieux au couple, mais il avait disparu aussi discrètement qu'il avait attendu. Il effleura sa joue : des larmes. Étaient-ce les siennes ?

Il emboîta le pas au lieutenant de vaisseau. Sur son passage, des gens lui souriaient, l'attrapaient par le bras. Mais il ne les voyait pas.

Il n'entendait rien, rien que sa colère. *Je vous ai donné l'ordre de combattre.* Une phrase qu'il n'oublierait jamais.

Lady Catherine Somervell s'approcha doucement de la fenêtre. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit. Elle se retourna vers le lit. Elle l'écouta respirer. Il était redevenu calme : il s'était endormi, après cette agitation qu'il avait essayé de lui cacher.

La nuit était paisible et, pour la première fois, on apercevait la lumière de la lune. Elle prit un châle en soie épaisse, mais s'immobilisa en voyant Richard remuer. Il avait posé un bras sur le drap, là où elle était étendue.

Alors elle contempla les nuages déchiquetés qui se déplaçaient lentement et laissaient la lune éclairer la rue. Le pavé luisait après l'averse de la nuit. De l'autre côté de la rue qui séparait cette rangée de maisons de la Tamise, elle distinguait à peine les eaux tranquilles. On aurait cru du verre sous la lumière de la lune. Le fleuve lui-même semblait très calme, mais on était à Londres : dans quelques heures, cette rue serait remplie de gens qui allaient au marché et de marchands qui installeraient leurs étals, pluie ou pas.

Elle frissonna en dépit de son gros châle, se demandant ce qu'allait apporter le jour.

Un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis que Richard Bolitho, amiral d'Angleterre, était rentré au pays ; les canons de St. Mawes avaient tonné pour saluer le plus fameux des enfants de Falmouth, celui qui savait si bien entraîner ceux qui servaient avec lui.

Elle eut envie d'aller le retrouver. Pas l'homme public, non : l'homme, *son* homme, celui qu'elle chérissait davantage que sa propre vie.

Mais cette fois-ci, elle ne pouvait l'aider. Son neveu avait été convoqué devant une cour martiale, conséquence directe

de la perte de l'*Anémone* devant l'ennemi. Bolitho lui avait dit que le verdict pouvait l'innocenter, mais elle ne le connaissait que trop : il était capable de lui dissimuler son anxiété et de ne pas afficher ses doutes. Ses affaires, à l'Amirauté, l'avaient empêché de se rendre à Portsmouth où la cour s'était réunie ; elle savait également qu'Adam avait insisté pour affronter le procès seul et sans assistance. Il n'ignorait pas que Bolitho détestait toute forme de favoritisme et ne voulait pas que l'on tire profit inconsidérément de son influence. Elle eut un sourire triste. Ils se ressemblaient tellement que l'on aurait dit deux frères.

Le vice-amiral Graham Bethune avait assuré à Richard qu'il l'informerait sans délai dès qu'il saurait quelque chose ; le télégraphe qui reliait Portsmouth à Londres pouvait transmettre en moins d'une demi-heure une dépêche à l'Amirauté. La cour avait été convoquée le matin de la veille, et, pourtant, rien. Absolument rien.

S'ils s'étaient trouvés à Falmouth, elle aurait pu tenter de le distraire, de l'occuper avec les affaires de la propriété à laquelle elle s'était énormément consacrée pendant sa longue absence à la mer. Mais on réclamait leur présence à Londres. On pensait que la guerre contre les États-Unis, qui avait éclaté l'année précédente, arrivait à un point crucial, et Bolitho avait été convoqué à l'Amirauté pour calmer les doutes ou, peut-être, redonner confiance. Catherine sentait sa vieille amertume qui resurgissait. On n'avait donc personne d'autre à envoyer ? Son homme en avait assez fait, il l'avait trop souvent payé au prix fort.

Elle devait s'y préparer : ils allaient bientôt être séparés. Si seulement ils pouvaient retourner en Cornouailles... Cela leur prendrait une semaine, compte tenu de l'état dans lequel se trouvaient les routes. Elle songeait à leur chambre, à la vieille demeure grise sous le château de Pendennis, leurs fenêtres qui donnaient sur la mer. Les promenades à cheval, la marche

qu'ils aimaient tant... Elle frissonna, mais ce n'était pas le froid. Quels fantômes allaient les accueillir, lorsqu'ils prendraient ce chemin-là : celui où Zénoria, désespérée, s'était jetée dans la mort ?

Tant de souvenirs. Et puis le revers de la médaille : la jalousie et les commérages, la haine même qui perçait de façon plus subtile. Le scandale, qu'ils avaient tous les deux subi et surmonté. Elle contempla les cheveux sombres étalés sur l'oreiller. *Pas étonnant qu'ils t'aiment, toi, le plus adorable de tous les hommes.*

Elle entendait le fracas de roues cerclées de fer, premier signe d'animation dans la rue. Certainement des gens qui allaient chercher du poisson au marché. En temps de paix comme en temps de guerre, le poisson était toujours livré à l'heure.

Elle glissa la main sous sa chemise de nuit et sentit sur son sein ses doigts gelés. Elle le tenait comme il l'avait tenue, lui, comme il la tiendrait encore. Mais pas cette nuit. Ils s'étaient étendus sans passion, enlacés, et elle avait partagé son inquiétude.

Elle avait senti l'horrible cicatrice qu'il avait à l'épaule, là où une balle de mousquet l'avait touché. C'était il y a si longtemps... Lorsque son mari, Luis, s'était fait tuer par des pirates barbaresques à bord du *Navarra*. Ce jour-là, elle avait maudit Richard, lui reprochant ce qui était arrivé. Puis, après avoir été blessé, il avait été pris d'un nouvel accès d'une fièvre ancienne qui l'avait conduit aux portes de la mort. Elle était montée dans sa couchette, nue, pour le reconforter et chasser la poigne glacée de la fièvre. Ce souvenir la faisait sourire. Il n'en avait rien su. Tant et tant d'années et, pourtant, comme si c'était hier...

Il avait changé sa vie, et elle était consciente d'avoir changé la sienne. C'était quelque chose qui dépassait de beaucoup son existence exigeante, faite de devoir et de périls ; quelque

chose qu'ils partageaient, qui faisait que les gens se retournaient sur leur passage. Tant de questions muettes... Quelque chose que les autres ne comprendraient jamais.

Elle tendit la main pour fermer les rideaux puis resta là, immobile, comme retenue par une force invisible. Elle hocha la tête, irritée contre elle-même. Ce n'était rien. Elle essuya la vitre avec un bout de son châle et observa la rue. La Promenade, comme on l'appelait ici. Quelques taches de lune laissaient deviner les arbres dépouillés de leurs feuilles, pareils à des os calcinés. Puis elle entendit ce bruit : le raclement des roues sur les pavés, le pas tranquille d'un cheval solitaire qui avançait lentement, comme s'il cherchait son chemin. Un officier supérieur qui rentrait au quartier tout proche après une nuit de jeu ou, plus vraisemblablement, passée auprès de sa maîtresse.

Finalement, une petite voiture traversa un rai de lumière : dans l'air glacé, le cheval semblait argenté. Deux fanaux brillaient comme de petits yeux, comme si c'étaient eux et non le cheval qui cherchaient leur chemin.

Elle poussa un soupir. Sans doute un homme qui avait trop bu et qui se ferait surfacturer par le conducteur pour ses folies.

Elle avait gardé la main posée sur son sein, elle sentit son cœur battre plus vite. Elle n'en croyait pas ses yeux : la voiture tournait et se dirigeait vers la maison.

Elle retint sa respiration. La porte du véhicule s'ouvrit et une jambe en pantalon blanc sembla hésiter sur le marche-pied. Le cocher, tel un mime, faisait de grands gestes avec son fouet. Le passager descendit sans bruit sur la chaussée. Même ses boutons dorés paraissaient argentés.

Richard, qui l'avait rejointe, la prit par la taille. Elle se dit qu'elle avait peut-être crié, mais, en son for intérieur, elle savait qu'il n'en était rien.

Il regarda à son tour dans la rue. L'officier de marine examinait les maisons, le cocher attendait.

Elle se tourna vers lui.

– Serait-ce l'Amirauté?

– Pas à cette heure-ci, Kate – il avait apparemment arrêté sa décision. Je descends, ce doit être une erreur.

La silhouette qui se trouvait près de la voiture avait disparu. On frappa à la porte, le choc résonna comme un coup de pistolet. Elle s'en moquait, il fallait qu'elle soit avec lui, tout de suite, surtout maintenant.

Elle attendit dans l'escalier. L'air glacial lui caressa les jambes lorsque Bolitho ouvrit la porte. Il vit d'abord l'uniforme familier, puis découvrit le visage. Il s'exclama :

– Catherine, c'est George Avery!

La gouvernante était arrivée à son tour. Tout en marmonnant, elle apporta des bougies neuves. Visiblement, elle désapprouvait ce genre de comportement.

– Madame Tate, allez chercher quelque chose de chaud, lui dit Catherine. Et du cognac, pendant que vous y êtes.

George Avery, aide de camp de Bolitho, s'était assis comme pour retrouver ses esprits. Il commença enfin :

– Acquitté avec honneur, sir Richard – apercevant Catherine, il se leva. Milady.

Puis il baissa les yeux sur ses bottes couvertes de boue.

– J'y étais, sir Richard. Cela m'a paru normal. Je sais trop bien ce que c'est que de se retrouver devant une cour martiale, de risquer la disgrâce et la ruine – et il répéta : Cela m'a paru normal. Il y avait beaucoup de neige sur la côte sud. On ne pouvait même plus voir les pylônes du télégraphe. La nouvelle aurait mis une journée de plus à vous parvenir.

– Et vous êtes venu! lui dit Catherine.

Bolitho saisit Avery par le bras.

Contre toute attente, le visage d'Avery s'éclaira d'un large sourire.

– J'ai fait le plus gros de la route à cheval. Je ne sais plus combien de fois j'ai dû changer de monture. Finalement, je

suis tombé sur ce gaillard qui est dehors et, sans lui, j’imagine que je n’aurais jamais trouvé l’adresse – il prit le verre de cognac, mais sa main tremblait. Cette affaire va sans doute me coûter un an de solde, et je crois que je n’arriverai pas à m’asseoir pendant un bon mois !

Bolitho s’approcha d’une fenêtre. *Acquitté avec honneur.* Comme il se devait. Mais les choses ne se terminent pas toujours comme il se doit.

Avery avait terminé son cognac et ne protesta pas lorsque Catherine lui remplit de nouveau son verre.

– J’ai obligé quelques voitures et diligences à dégager le chemin – voyant la tête de Bolitho, il ajouta doucement : Je n’étais pas dans la salle du conseil de guerre, sir Richard, mais lui savait que je n’étais pas loin. Votre neveu devait aller voir le major général. Quelqu’un m’a dit qu’il avait obtenu un congé de longue durée. C’est tout ce que j’ai réussi à savoir.

Bolitho se tourna vers Catherine en souriant.

– Soixante-dix milles sur des routes assez traîtres et dans l’obscurité. Qui d’autre serait capable d’en faire autant ?

Elle reprit le verre entre les mains toutes molles d’Avery qui s’était effondré dans les coussins. Il dormait. Elle répondit doucement :

– Toi, Richard. Te sens-tu mieux, à présent ?

Lorsqu’ils eurent regagné leur chambre, elle distingua cette fois très nettement le fleuve. Il y avait déjà du monde sur la route. Personne n’avait sans doute remarqué l’arrivée de la voiture, ni cet officier de haute taille qui avait frappé à la porte. Et dans le cas contraire, personne n’y aurait attaché d’importance. On était à Chelsea : les gens vaquaient à leurs affaires et ne s’occupaient de rien d’autre.

Côte à côte, ils contemplaient le ciel. Il ferait bientôt jour, encore une de ces matinées de grisaille de janvier. Mais cette fois, tout était différent.

Elle passa le bras autour de sa taille.

– Ta prochaine visite à l’Amirauté sera peut-être la dernière avant un certain temps ?

Il sentait sa chevelure frôler son visage. Sa tiédeur. Leur intimité.

– Et ensuite, Kate ?

– Ramène-moi chez nous, Richard. Peu m’importe la durée du voyage.

Il la conduisit jusqu’à leur couche, elle éclata de rire en entendant les premiers chiens qui aboyaient.

– Ensuite, tu pourras m’aimer. Chez nous.

Le vice-amiral Graham Bethune s’était déjà levé lorsque l’on introduisit Bolitho dans les appartements spacieux qu’il occupait à l’Amirauté. Il l’accueillit d’un sourire franc et chaleureux.

– Nous nous sommes tous deux réveillés de bon matin, sir Richard – sa figure s’allongea. Cela dit, je crains de ne pas avoir encore de nouvelles de votre neveu, le commandant Bolitho. Le télégraphe est une excellente invention à de nombreux points de vue, mais il est peu adapté au climat de l’Angleterre !

Bolitho alla s’asseoir après qu’un valet lui eut pris son manteau et sa coiffure. Il n’avait eu que quelques pas à faire pour sortir de voiture, mais son manteau était déjà trempé. Il sourit.

– Adam a été acquitté avec honneur.

L’étonnement de Bethune faisait plaisir à voir. Ils s’étaient rencontrés à plusieurs reprises depuis que Bolitho était arrivé à Londres, mais Bolitho s’étonnait encore que les nouvelles responsabilités de Bethune ne l’aient absolument pas changé. Il semblait avoir beaucoup mûri depuis l’époque où il servait comme aspirant à bord du premier commandement de Bolitho, la corvette *Hirondelle*. Effacées, sa bouille ronde et

ses taches de rousseur : c'était désormais un officier général à l'œil perçant, plein d'assurance, qui faisait tourner la tête de toutes les femmes de la cour ou dans les nombreuses manifestations élégantes auxquelles ses fonctions l'appelaient. Bolitho se souvenait de la rancœur de Catherine, lorsqu'il lui avait appris que Bethune était non seulement plus jeune que lui, mais également moins ancien dans son grade. Elle n'était certes pas la seule à s'étonner encore des us et coutumes de l'Amirauté.

Bolitho poursuivit :

– Mon aide de camp, Avery, a fait la route à cheval ce matin depuis Portsmouth pour m'apprendre la nouvelle.

Bethune hocha la tête, mais il était préoccupé par autre chose.

– George Avery, oui. Le neveu de Sir Paul Sillitoe.

Et il avait eu ce sourire de gamin.

– Pardonnez-moi... le baron Sillitoe de Chiswick, puisque c'est désormais son titre. Mais je suis heureux de l'apprendre. Cela a dû être dur pour votre neveu, perdre son bâtiment et la liberté tout à la fois. Et pourtant, vous l'avez nommé au commandement de *La Fringante*, lors de l'engagement décisif avec les vaisseaux du commodore Beer. Remarquable.

Il regagna son bureau.

– J'ai fait mon propre rapport, inutile de le dire. On ne peut guère se fier aux cours martiales, nous l'avons constaté nous-mêmes trop souvent.

Bolitho se détendit. Ainsi, Bethune avait pris une plume et du papier pour aider Adam. Il n'imaginait pas que l'un ou l'autre de ses prédécesseurs, Godschale ou, pis, Hamett-Parker, se soient seulement donné la peine de lever le petit doigt.

Bethune jeta un coup d'œil à la pendule décorée placée près d'une toile, une frégate au combat. Bolitho savait qu'il s'agissait de l'un de ses anciens commandements, à bord

duquel Bethune s'était battu contre deux grosses frégates espagnoles. En dépit de son infériorité, il avait contraint la première à se jeter à la côte et capturé l'autre. Un bon début, et qui n'avait certes pas fait de mal à sa carrière.

– Commençons par un rafraîchissement – il toussota. Lord Sillitoe doit venir, j'espère que nous en saurons plus sur les intentions du Prince-Régent pour ce qui est du conflit avec les Américains.

Il hésitait, pas trop sûr de lui.

– Une chose est pratiquement certaine. On vous demandera de reprendre cette campagne. Cela fait maintenant quatre mois que vous avez engagé puis défait les bâtiments du commodore Beer, n'est-ce pas ? Votre opinion, votre expérience ont été inestimables. Et je sais bien que c'est là trop vous demander.

Bolitho prit conscience qu'il effleurait son œil gauche. Bethune l'avait peut-être remarqué, ou peut-être la nouvelle de son infirmité irrémédiable avait-elle fini par atteindre cette illustre administration.

Bethune l'observait, pensif.

– J'ai eu le grand plaisir de rencontrer Lady Somervell, sir Richard. Je sais ce que cette séparation représentera pour vous.

– Je sais que vous l'avez vue, lui répondit Bolitho. Elle me l'a dit. Il n'y a pas de secrets entre nous, et il n'y en aura jamais.

Lors de cette réception chez Sillitoe, près du fleuve, Catherine avait également croisé la femme de Bethune. Elle ne lui en avait pas touché mot, mais elle le ferait lorsqu'elle jugerait le moment opportun. Peut-être Bethune était-il sensible aux femmes ? Une maîtresse ?

Il reprit :

– Vous et moi sommes bons amis, n'est-ce pas ?

Bethune hocha la tête, il ne comprenait pas.

– Un terme bien modeste, pour ce qu'il signifie vraiment.

– Je suis d'accord – Bolitho lui sourit. Appelez-moi Richard. Je crois que ce grade, ce passé nous gênent.

Bethune s'approcha de son fauteuil, ils échangèrent une poignée de main.

– Ce jour est décidément plus faste que tout ce que j'avais osé espérer, Richard – il souriait, ce qui le rajeunissait.

Nouveau coup d'œil à la pendule.

– Il est un autre sujet dont j'aimerais vous parler avant l'arrivée de Lord Sillitoe – il l'observa pendant quelques secondes. Vous l'apprendrez bientôt. Le contre-amiral Valentine Keen va recevoir un nouveau commandement, il sera basé à Halifax, en Nouvelle-Écosse.

– Je l'avais entendu dire.

La boucle est bouclée. Halifax, là où il avait laissé son vaisseau amiral, *L'Indomptable*, lorsqu'on l'avait rappelé en Angleterre. Cela était-il si récent? Deux autres prises tout aussi formidables étaient restées avec lui, l'USS *Unité* de Beer et le *Baltimore*, qui portaient à eux deux autant d'artillerie qu'un gros bâtiment de ligne. Le sort avait décidé de la rencontre finale ; sa détermination, une envie incroyable de vaincre avaient fixé son issue. Après toutes ces années passées à la mer, les images étaient restées gravées dans son esprit. La douleur d'Allday, seul au milieu des survivants qui gémissaient, tandis qu'il portait dans ses bras le cadavre de son fils avant de le laisser glisser dans la mer. Et Nathan Beer, redoutable adversaire, à l'agonie, sa main dans celle de Bolitho. Tous deux comprenaient que leur rencontre et ses conséquences étaient inévitables. Ils avaient recouvert Beer du pavillon américain, puis Bolitho avait envoyé son sabre à sa veuve, à Newburyport. Un endroit bien connu des bâtiments de guerre et des corsaires, où son propre frère, Hugh, avait trouvé refuge – si ce n'est la paix.

Bethune reprit :

– Le contre-amiral Keen arborera sa marque à bord de la

frégate *Walkyrie*. Son commandant, Peter Dawes, qui était votre adjoint, est sur le point d'être promu et a hâte de recevoir une autre affectation – il fit une pause. Son père, l'amiral, a émis l'idée que le moment n'était pas pire qu'un autre.

Ainsi, Keen allait retourner se battre, alors qu'il pleurait encore sa Zénoria. C'est ce qu'il lui fallait, ou du moins, c'est ce qu'il s'imaginait. Bolitho avait bien connu ce genre de tourments, cette douleur entêtante, jusqu'au jour où il avait retrouvé Catherine.

– Un nouveau capitaine de pavillon ?

Il n'avait pas fini de parler qu'il savait déjà.

– Adam ?

Bethune éluda.

– Vous lui avez donné *La Fringante* alors que ce n'était pas indispensable.

– C'était le meilleur commandant de frégate dont je disposais.

Bethune reprit :

– Lorsque *La Fringante* a regagné Portsmouth, on l'a trouvée en fort mauvais état. Quatre années de campagne, sous deux commandants. Trois si vous comptez votre neveu, et de nombreux combats, qui l'ont laissée à bout de bord et sans aucun endroit convenable pour la réparer... son dernier engagement contre l'*Unité* a été le coup de grâce. Le major général du port a été prié d'expliquer tout cela à votre neveu, après le jugement de la cour martiale. Il faudra des mois pour remettre *La Fringante* en état. Et même dans ce cas...

Après le jugement de la cour martiale. Bolitho se demandait si Bethune savait ce que cela voulait dire. Si la pointe du sabre avait été braquée sur Adam, il aurait pu s'estimer heureux qu'on le garde dans la marine, même à bord d'un bâtiment aussi délabré et à bout de bord que *La Fringante*.

Bethune en était forcément conscient.

– Le temps que ce soit fait, cette guerre serait probablement

terminée, et votre neveu, comme tant d'autres, risquerait de se voir rejeté par ce métier qu'il aime – il déplia une carte, mais sans la regarder. Le contre-amiral Keen et le capitaine de vaisseau Adam Bolitho ont toujours été en bons termes, que ce soit sous vos ordres ou ailleurs. Il me semble que ce serait une solution satisfaisante.

Bolitho essayait de chasser cette image : la réaction d'Adam lorsque, à bord de *L'Indomptable*, il lui avait appris la mort de Zénoria. C'était comme si on lui avait brisé le cœur en morceaux. Comment Adam pourrait-il accepter cette situation : servir sous les ordres de l'homme qui avait été le mari de Zénoria ? *La fille aux yeux de lune*. Elle avait épousé Keen par reconnaissance. Adam l'avait aimée... tant aimée. Mais d'un autre côté, Adam pourrait être heureux de la porte de sortie que lui offrait Keen. Un bâtiment à la mer, au lieu d'un ponton sous-armé, avec les vicissitudes d'un arsenal. Comment cela pouvait-il fonctionner ? Comment cela se terminerait-il ?

Il aimait Adam comme son propre fils. Il l'avait toujours aimé, depuis ce jour où il était arrivé à pied de Penzance et s'était présenté chez lui, après la mort de sa mère. Adam lui avait avoué son aventure avec Zénoria : il avait pensé que son oncle devait savoir. Catherine, elle, avait déjà tout deviné en voyant la tête que faisait Adam le jour du mariage de Zénoria et de Keen dans la petite église de Zennor.

Le seul fait d'y penser était à vous rendre fou. Keen allait recevoir son premier véritable commandement d'officier général. Le passé n'y pouvait rien changer. Bolitho demanda :

– Vous croyez réellement que la guerre sera bientôt finie ?

Bethune ne manifesta pas la moindre surprise en voyant que Bolitho changeait d'amure.

– Les armées de Napoléon battent en retraite sur tous les fronts. Les Américains le savent. Sans l'alliance de la France, ils perdent leur dernière chance de dominer l'Amérique du Nord. Nous allons pouvoir dégager de plus en plus de vais-

seaux, harceler leurs convois et prévenir tous leurs mouvements de troupes par voie de mer. En septembre dernier, vous avez démontré, s'il en était besoin, qu'une force de frégates convenablement positionnées est bien plus efficace que soixante bâtiments de ligne – il sourit. Je vois encore leur tête, dans la pièce à côté, quand vous disiez à Leurs Seigneuries que l'époque de la ligne de bataille était révolue. Certains ont crié au blasphème et, malheureusement, vous devrez encore convaincre la plupart d'entre eux.

Bolitho le surprit qui consultait la pendule une fois de plus. Sillitoe était en retard. Il savait qu'il était un homme de grande influence, il savait aussi que les gens le craignaient. Et Bolitho le soupçonnait d'y trouver du plaisir.

Bethune reprenait :

– Toutes ces années, Richard, une vie entière parfois. Vingt ans de guerres pratiquement ininterrompues contre les Français. Et même avant, lorsque nous servions à bord de l'*Hiron-delle* pendant la rébellion américaine, c'étaient encore les Français que nous combattions.

– Nous étions tous très jeunes, Graham. Mais je puis comprendre pourquoi les hommes et les femmes ordinaires ont fini par ne plus croire en la victoire... Même à présent, alors qu'elle est à portée de main.

– Mais vous, vous n'avez jamais douté.

Bolitho entendit des voix dans la coursive.

– Je n'ai jamais douté que nous finirions par l'emporter. Mais la victoire? C'est autre chose.

Un valet ouvrit les imposants battants de la porte, et Sillitoe entra sans se presser.

Catherine lui avait décrit le père de Sillitoe; elle avait vu son portrait à la réception que Sillitoe avait donnée chez lui. Valentine Keen avait fait office de chevalier servant à cette occasion, ce qui avait délié bien des langues. Et, en découvrant Sillitoe habillé de drap fin gris ardoise et de bas en

soie d'un blanc immaculé, Bolitho pouvait sans peine comparer les deux visages. Le père de Sillitoe était négrier ; un « marchand d'ébène », comme disait son fils. Plus tard, il était devenu baron Sillitoe de Chiswick et, depuis que le roi avait été déclaré dément, sa position de conseiller personnel du Prince-Régent s'était renforcée. Au point que rares étaient les affaires politiques du pays qui échappaient à son influence ou à ses manigances.

Il s'inclina à peine.

– Vous me paraissez en fort belle santé et tout à fait reposé, sir Richard. J'ai eu plaisir à apprendre l'acquiescement de votre neveu.

Visiblement, les nouvelles voyageaient plus vite *via* les espions de Sillitoe que dans les coursives de l'Amirauté.

Sillitoe sourit. Ses yeux profondément enfoncés lui permettaient de dissimuler ses pensées, comme toujours.

– C'est un commandant de trop grande valeur pour que l'on gaspille ses talents. Je lui fais confiance, il acceptera l'offre du contre-amiral Keen. Je pense qu'il le devrait, je crois qu'il le fera.

Bethune sonna son domestique.

– Tolan, apportez les rafraîchissements, je vous prie.

Cela lui donnait le temps de se remettre de son choc, à savoir que les réseaux de Sillitoe étaient plus efficaces que les siens.

Sillitoe se tourna légèrement vers Bolitho.

– Comment va Lady Catherine ? Bien j'imagine, et ravie d'être revenue en ville ?

Inutile de lui expliquer que Catherine avait un seul désir, rentrer à Falmouth et y retrouver son existence paisible. Mais, avec cet homme-là, on n'était jamais sûr de rien. Lui qui était apparemment au courant de tout savait sans doute cela aussi.

– Elle est ravie, milord.

Il songeait à elle, aux premières heures du jour, lorsque

Avery était arrivé. Ravie? Certes, mais elle tentait de dissimuler, sans toujours y parvenir, la peine profonde que lui causait leur inévitable séparation. Avant Catherine, son existence avait été si différente. Il avait toujours accepté ce fait que son devoir était là où ses ordres l'envoyaient. C'était ainsi. Mais son amour resterait toujours derrière lui, quel que soit l'endroit où elle se trouvait.

Sillitoe se pencha sur la carte.

– Nous vivons des moments critiques, messieurs. Sir Richard, vous allez devoir retourner à Halifax. Personne ne connaît mieux que vous les pièces de ce puzzle. Le Prince-Régent a été très impressionné par votre rapport et par les vaisseaux que vous réclamez – il eut un sourire amer. Même l'étendue de la dépense ne l'a pas effrayé. Enfin, pendant un court moment.

– Le Premier lord, annonça Bethune, a décidé que nous lui présenterions les ordres sous une semaine – il jeta un coup d'œil entendu à Bolitho. Ensuite, le contre-amiral Keen pourra prendre passage à bord de la première frégate en partance, peu importe qui il choisira pour capitaine de pavillon.

Sillitoe s'approcha d'une fenêtre.

– Halifax. Un endroit bien triste à cette époque de l'année, de ce que j'en sais. Nous pourrions prendre des dispositions pour que vous partiez ensuite, sir Richard – et, sans quitter la fenêtre des yeux: À la fin du mois prochain, peut-être? Cela vous conviendrait-il?

Bolitho savait parfaitement que les remarques de Sillitoe n'étaient jamais anodines. Songeait-il à Catherine? À la façon de s'y prendre pour se rapprocher d'elle? Cruel, fourbe, trop exigeant; il l'entendait presque le lui déclarer. La séparation, la solitude. Dans moins de deux mois, mais cela leur laissait tout de même le temps de faire ce voyage pénible jusqu'en Cornouailles. Il n'y avait pas une minute à perdre. Ils iraient ensemble.

– Vous me trouverez paré, milord, répondit-il.

Sillitoe prit le verre que lui tendait le valet.

– Parfait – ses traits ne laissaient rien paraître. Parfait, répéta-t-il comme s'il parlait du vin.

– Une idée, sir Richard. À vos *Heureux Élus*.

Ainsi, même de cela, il était au courant.

Mais Bolitho y fit à peine attention. Il ne songeait qu'à elle. À ses yeux sombres, à ce regard tout à la fois plein de défi et protecteur.

Ne me quitte pas.

II

POUR L'AMOUR D'UNE FEMME

Bryan Ferguson, le majordome manchot attaché à la demeure des Bolitho, ouvrit son pot à tabac et s'arrêta un instant avant de bourrer sa pipe. À l'époque, il avait cru que même des gestes aussi simples lui seraient interdits à jamais : se reboutonner, se raser, manger ; alors, bourrer une pipe...

Cela mis à part, c'était un homme heureux, reconnaissant même, en dépit de son infirmité. Il était majordome de Sir Richard Bolitho et de sa dame, il avait une maison à lui près des écuries. À l'arrière de sa demeure, l'une des plus petites pièces lui servait de bureau. Non qu'il ait beaucoup à faire à cette époque de l'année. Mais la pluie avait cessé et la neige qu'avaient évoquée les postiers leur avait été épargnée.

Il jeta un coup d'œil circulaire dans la cuisine, le centre de l'univers qu'il partageait avec Grace, sa femme, gouvernante de la maison. On notait un peu partout la preuve de ses talents : des réserves soigneusement étiquetées et scellées à la cire, des fruits secs, et, suspendues à l'autre bout de la pièce, des flèches de lard fumé. Leur simple odeur le faisait saliver. Mais ce jour-là, il avait la tête ailleurs qu'à ces menus plaisirs. Il était trop préoccupé par le sort de son plus vieil et meilleur ami, John Allday.

Il regarda le pichet de rhum posé sur la table bien briquée. Intact.

– Allez, John, viens t’en jeter un. C’est exactement ce qu’il te faut en janvier quand il fait si froid.

Mais Allday restait planté près de la fenêtre, agitant des pensées moroses. Il finit par répondre :

– J’aurais dû aller à Londres avec lui. C’est là qu’est ma place, tu comprends ?

Voilà que ça le reprenait.

– Seigneur... t’as pas encore passé chez toi le temps d’un quart du soir et tu te fais un sang d’encre parce que Sir Richard est parti à Londres sans toi ! À présent, tu as Unis, ta petite fille et la plus jolie auberge de ce côté-ci de la Hel-ford. Tu devrais en profiter.

Allday se tourna vers lui.

– J’ savions tout ça, Bryan. Pour sûr que j’ le savions.

Ferguson bourra son tabac, fort préoccupé. C’était encore pis que la dernière fois. Il regarda à son tour son ami. Les rides autour de ses commissures s’étaient creusées. Sans doute la souffrance que lui causait ce coup de sabre d’un Espagnol. Ses cheveux drus et tout ébouriffés étaient poivrés de gris. Mais les yeux étaient toujours aussi vifs.

Ferguson attendit qu’il se fût assis, ses grosses paluches autour du pichet d’étain qui lui était personnellement réservé. Des mains fortes, carrées ; qui ne l’aurait pas connu aurait pu croire qu’elles étaient maladroitement et pataudes. Mais Ferguson les avait vues à l’œuvre, lorsqu’elles maniaient couteaux et outils affûtés comme des rasoirs pour confectionner les plus minutieux des modèles réduits de bateaux qu’il ait jamais vus. Des mains capables aussi de soulever un enfant avec la douceur d’une nourrice.

Allday lui demanda :

– À ton avis, Bryan, quand c’est-y qu’y vont rentrer ?

Ferguson lui tendit la bougie et le regarda allumer sa longue pipe en terre. La fumée commença à flotter près de la cheminée où le chat dormait au coin de l’âtre.

– Un des gardes du seigneur est passé, il m’a dit que les routes étaient meilleures que la semaine dernière. Mais ça va pas très vite pour une voiture attelée à quatre, et je te parle pas de la malle-poste.

Bon, voilà qui n’allait pas aider à le rasséréner. Il ajouta :

– Je me disais, John. En avril, ça va faire trente-trois ans depuis la bataille des Saintes. Difficile à croire, tu trouves pas ?

Allday haussa les épaules.

– Je comprends pas comment que tu t’en souviens encore.

Ferguson baissa les yeux sur sa manche vide.

– C’est pas un truc que je pourrai oublier facilement.

Allday se pencha à travers la table et lui toucha le bras.

– Désolé, Bryan, j’ voulais pas te blesser.

Ferguson lâcha un sourire et Allday avala une lampée de rhum.

– Ça veut dire aussi que je vais avoir cinquante-trois ans cette année – et, voyant l’air dubitatif d’Allday : Eh, oui, j’ai même un papier qui le prouve.

Puis il lui demanda posément :

– Et toi, combien que ça va te faire ? À peu près la même chose, non ?

Il savait bien qu’Allday était plus vieux que ça ; il avait déjà servi à la mer quand ils s’étaient fait ramasser par le même détachement de presse, sur la plage de Pendower.

Allday le fixait, l’œil mauvais.

– Ouais, quelque chose dans ce genre – il se tourna vers le feu, avec un soudain désespoir dans les yeux. J’suis son maître d’hôtel, tu vois. *J’soyons à lui.*

Ferguson se saisit du pichet de grès et se resservit généreusement.

– J’ sais bien, John. Tout le monde le sait.

Il se souvint brusquement de son bureau encombré qu’il avait quitté une heure plus tôt, lorsque Allday était arrivé

sans crier gare dans une voiture de louage. En dépit des livres de comptes écornés et de l'humidité hivernale, c'était comme si elle était là, devant lui. Lady Catherine n'était pas passée au bureau depuis bien avant Noël, quand elle était partie pour Londres avec l'amiral; on y respirait pourtant encore son parfum, une odeur de jasmin. Depuis toutes ces années qu'ils arrivaient et repartaient, la vieille demeure était accoutumée aux allées et venues des Bolitho. Puis, tôt ou tard, il y en avait un qui ne rentrait pas. La maison s'y était faite; elle attendait, avec tous ces portraits sombres des Bolitho défunts. Elle attendait... Mais lorsque Lady Catherine s'absentait, c'était différent. La vieille maison paraissait vide.

Il ajouta :

– Et Lady Catherine, sans doute plus que tout le monde.

Quelque chose dans le ton de sa voix fit qu'Allday se tourna vers lui.

– Toi aussi, tu es charmé, Bryan?

– J'ai jamais connu une femme pareille. J'étais avec elle, quand on a retrouvé cette fille – il fixait obstinément sa pipe. En mille morceaux, qu'elle était, mais madame l'a prise dans ses bras comme une enfant. J'oublierai jamais... Je sais qu' l'idée que tu vieillis te fout un coup, John, que t'es trop vieux pour mener la vie d'un marin. M'est avis que Sir Richard le craint, lui aussi. Et pourquoi que je te dis tout ça? Tu le sais mieux que personne, vieux!

Pour la première fois, Allday lui sourit. Un cotre de la douane était entré à Falmouth et y avait donné des nouvelles ainsi que quelques dépêches. Allday reprit, bougon :

– T'étais au courant pour lui et cette fille, Zénoria?

– J'ai deviné. Mais c'est pas allé plus loin, même que Grace elle se doute de rien.

Allday souffla la bougie. Grace était exactement la femme qu'il fallait à Bryan, elle l'avait sauvé quand il était rentré

avec un bras en moins. Cela dit, c'était une commère. Une chance que Bryan la connaisse aussi bien. Il reprit :

– J'aime mon Unis plus que ce que je saurais dire. Mais j'abandonnerai pas Sir Richard. Pas maintenant, alors que tout est près de se terminer.

La porte s'ouvrit et Grace Ferguson entra dans la cuisine.

– Eh, vous deux, on dirait deux vieilles ! Et ma soupe ? – mais elle les regardait avec attendrissement. Je viens de m'occuper des flambées, reprit-elle. La nouvelle bonne, cette Mary, veut bien faire, mais c'est une tête de linotte !

– Les flambées, Grace ? s'écria Ferguson. Tu trouves pas que tu vas un peu vite en besogne ?

Mais il avait d'autres pensées en tête. Il ruminait encore ce que lui avait déclaré Allday. *J'abandonnerai pas Sir Richard. Pas maintenant, alors que tout est près de se terminer.* Il essaya de chasser cette idée, mais rien à faire. Que voulait-il dire exactement ? Que la guerre allait finir, et que l'on ferait les comptes ? Ou craignait-il pour Sir Richard ? Ce n'était pas nouveau. Ferguson avait plus d'une fois entendu Bolitho les comparer à un maître et à son chien fidèle. Chacun avait peur de laisser l'autre derrière lui.

Grace l'observait attentivement.

– Qu'y a-t-il, mon chéri ?

– Rien, fit-il en hochant la tête.

Allday leur jeta un regard. Il avait beau être souvent à la mer, il n'avait pas d'ami plus proche. Il répondit à Grace :

– Il trouve que je suis trop vieux, que je suis mûr pour qu'on me débite comme une vieille épave pourrie !

Elle posa la main sur son gros poignet.

– C'est une idée folle, quand on a une femme toute gentille et un joli bébé. Vieux, vraiment !

Mais elle ne réussissait pas à sourire. Elle les connaissait trop bien tous les deux pour ne pas deviner ce qui s'était passé.

La porte s'ouvrit. Cette fois, c'était Matthew, le cocher. Tout comme Allday, il avait protesté quand, le laissant à Falmouth, Bolitho et Catherine avaient pris la malle-poste.

Ferguson était soulagé de cette interruption.

– Qu'est-ce qui va pas, Matthew ?

Le visage de Matthew s'éclaira d'un large sourire.

– Je viens d'entendre la corne de la diligence. La même chose que la dernière fois, quand il est revenu !

– Attelle et va les chercher sur la place, lui répondit sèchement Ferguson.

Mais Matthew avait déjà disparu. Il avait été le premier à avoir entendu quelque chose, tout comme il avait été le premier à entendre le canon de Saint-Martin lorsque Bolitho était revenu à Falmouth, un peu plus d'un mois auparavant.

Bryan embrassa sa femme sur la joue.

– Pourquoi tu m'embrasses ?

Ferguson lança un coup d'œil à Allday. Ils revenaient. Puis avec un sourire :

– Parce que tu leur as fait du feu – et, ne pouvant s'en empêcher : Et pour tant d'autres choses, Grace.

Il attrapa son manteau.

– Tu souperas avec nous, John ?

Mais Allday se préparait à partir.

– Y voudront point avoir trop de monde ici quand ils arriveront – il redevint sérieux. Quand il aura besoin de moi, j' s'rai paré. Un point c'est tout.

La porte se referma, Ferguson et sa femme échangèrent un regard. Elle lui dit enfin :

– Il le prend mal.

Ferguson songeait à cette odeur de jasmin.

– Elle le prendra mal elle aussi.

On entendit dans la cour des écuries l'élégante voiture aux armes des Bolitho, les roues claquaient sur les pavés en jetant des étincelles. Cela faisait plusieurs jours que Matthew se

préparait à cet événement, il avait harnaché les chevaux pour le moment où l'on pouvait s'attendre à voir arriver la malle de Truro passer King's Head avant d'arriver à Falmouth. Ferguson s'arrêta devant la porte.

– Va donc chercher de ce vin qu'ils aiment tant, Grace.

Elle s'en souvenait comme si c'était hier : lorsqu'ils avaient mis la main dessus, embarqué de force sur un vaisseau du roi, le vaisseau que commandait Bolitho. Et puis l'infirmier qu'on lui avait rendu. Jusqu'alors, elle n'avait jamais mis de mots sur tout cela. *L'homme que j'aime*.

Elle lui sourit.

– Du champagne ? Je ne sais pas ce qu'ils lui trouvent !

Alors que tout est près de se terminer. Il aurait dû lui répéter ce que lui avait dit Allday, mais elle était déjà partie et, après tout, il préférerait que cela restât un secret entre eux.

Il sortit. L'air, froid et humide, sentait la mer. Ils étaient de retour. Il était maintenant de la plus haute importance que tout se passe sans agitation : Allday l'avait parfaitement compris, tout impatient qu'il fût. Mais finalement, c'était comme s'ils ne s'étaient absentes qu'une journée de Falmouth.

Il se tourna vers le dernier box et vit Tamara, la grande jument, qui encensait. La grande liste blanche de son chanfrein brillait doucement dans la pénombre.

Aucun doute n'était plus possible. Ferguson s'approcha et lui caressa les naseaux.

– Elle arrive, ma fille. Et c'est pas trop tôt.

Une demi-heure plus tard, la voiture pénétrait dans l'allée. Le héros et sa maîtresse qui avaient scandalisé tout le pays, défié l'hypocrisie et les conventions, rentraient chez eux.

Le lieutenant de vaisseau George Avery se regardait d'un œil critique dans le miroir du tailleur, comme il aurait regardé un inconnu. Il connaissait à peine Londres et ses précédents

séjours avaient en général été consacrés à des missions à l'Amirauté. Le tailleur tenait boutique dans Jermyn Street, une artère envahie par les commerces et les demeures élégantes. L'air y paraissait bien pollué quand on revenait de mer ; mais, emplí du fracas des voitures et des sabots, l'endroit était vivant.

Il avait dû marcher des milles et des milles, ce qu'il affectionnait toujours autant après l'exiguïté des bâtiments de guerre. Il sourit à l'image que lui renvoyait le miroir ; peu habitué à prendre autant d'exercice, il était épuisé.

Cela faisait un effet étrange, tout cet argent à dépenser, c'était quelque chose d'inédit pour lui. Des parts de prises, gagnées plus de dix ans auparavant, lorsqu'il était second de la goélette *La folie*, elle-même prise aux Français. Il l'avait presque oublié, tant cela lui avait paru dérisoire quand on songeait aux malheurs qui avaient suivi. Il avait été blessé lorsque *La folie* avait été vaincue par une corvette française, puis fait prisonnier et emmené en France. On l'avait échangé au cours de la brève trêve de la paix d'Amiens, et il avait été traduit en conseil de guerre. Il avait écopé d'un blâme pour avoir perdu son bâtiment, alors même qu'il était trop grièvement blessé pour empêcher les autres d'amener les couleurs. Pendant la cour martiale devant laquelle passait Adam, il avait revécu chaque moment de sa propre déchéance.

Il songea à la maison de Chelsea où il était descendu et se demanda si Bolitho et Catherine étaient arrivés en Cornouailles. Il avait toujours du mal à s'habituer, encore plus à considérer comme un dû qu'ils lui aient laissé la jouissance de leur maison. Pourtant, il allait bientôt devoir se rendre à Falmouth, afin de se trouver là-bas avec les autres lorsque Sir Richard recevrait ses ordres. Son *petit équipage*, comme il les appelait. Avery se disait que l'équipage était maintenant dangereusement proche de devenir une famille.

Arthur Crowe, le tailleur, se tourna vers lui.

– Tout est-il comme vous voulez, commandant ? Je vous ferai livrer le reste des uniformes dès que ce sera prêt.

Poli, presque humble. Assez différent de ce qu'il était la première fois qu'il l'avait vu. Crowe avait été à deux doigts de lui faire des remarques désagréables sur son uniforme, œuvre du tailleur de Falmouth, Joshua Miller. *Encore un pauvre marin désargenté, plutôt âgé pour son grade, qui a probablement commis quelque bêtise, condamné à rester lieutenant de vaisseau jusqu'à ce qu'on le renvoie ou que la mort se charge de régler définitivement l'affaire.* Avery avait étouffé dans l'œuf ces critiques muettes en mentionnant négligemment le nom de son amiral, et en ajoutant que les Miller confectionnaient l'uniforme des Bolitho depuis des générations.

Il hocha la tête.

– C'est parfait.

Son regard glissa jusqu'à l'épaulette dorée qui ornait son épaule droite. À ça aussi, il allait devoir s'habituer. Une épaulette unique sur l'épaule droite était l'insigne de grade de capitaine de vaisseau, non confirmé, mais capitaine de vaisseau tout de même. Leurs Seigneuries, apparemment à la demande pressante du Prince-Régent, avaient changé tout cela. Désormais, l'épaulette unique était réservée aux lieutenants de vaisseau, jusqu'à ce que la mode change une fois de plus.

La pièce s'assombrit, et il crut d'abord que le ciel se couvrirait. Mais il s'agissait d'une voiture qui venait de s'arrêter dans la rue, devant la fenêtre : une voiture fort élégante, bleu foncé, avec des armoiries quelconques sur les portières. Un valet en était descendu pour abaisser le marchepied. Tout cela n'avait pas échappé au tailleur : il se précipita vers la porte, l'ouvrit et un vent glacé pénétra dans la pièce.

C'était assez étrange, songeait Avery, dans toutes les boutiques qu'il avait fréquentées, il n'y avait apparemment aucune pénurie, comme si la guerre contre la France et celle

qui venait d'éclater avec l'Amérique se déroulaient sur une autre planète.

Il observait distraitement le spectacle lorsqu'une femme sortit de la voiture. Elle portait un épais manteau haut cintré, dans les mêmes tons que le véhicule. Son visage était à demi caché par le rebord de son chapeau, et elle avait le regard baissé sur le trottoir.

Arthur Crowe s'inclina légèrement, son mètre accroché autour du cou comme un insigne de sa fonction.

– Quel bonheur de vous revoir, milady, une bien belle matinée même si l'air est mordant !

Avery eut un petit sourire. Visiblement, Crowe ne traitait pas de même manière les gens qu'il connaissait et ceux qu'il ne connaissait pas.

Il songea à Catherine Somervell, il se demandait si elle avait persuadé Bolitho de se fournir dans cette rue prospère.

Puis il sursauta : la nouvelle épaulette, la boutique, tout s'évanouit soudain comme dans un rêve.

La porte se referma, il osait à peine se retourner. Crowe lui dit :

– Si vous pensez que je puisse rien faire d'autre pour vous, monsieur Avery ?

Celui-ci fixait toujours la porte.

– Quelque chose qui ne va pas, commandant ? lui demanda le tailleur.

– Cette femme.

Il regardait toujours, mais la voiture avait disparu. Encore un rêve.

– Je crois que je la connais.

Crowe surveillait son commis qui empaquetait les achats d'Avery.

– Son mari était l'un de mes bons clients. Nous avons tous déploré sa disparition, même si ce n'était guère un client facile.

Puis, semblant soudain comprendre qu'il ne répondait pas à la question posée :

– Lady Mildmay. L'épouse, je devrais plutôt dire : la veuve du vice-amiral Sir Robert Mildmay.

C'était donc bien elle. Si ce n'est que, du temps du vieux *Canopus*, elle n'était encore que la femme du commandant.

Crowe reprit :

– Était-ce à elle que vous songiez ?

– J'ai dû faire erreur – il ramassa sa coiffure. Je vous prierai de faire livrer mes achats à l'adresse que je vous ai indiquée.

Pas de discussion, pas la moindre hésitation. Le nom de Sir Richard Bolitho vous ouvrait toutes les portes.

Il fut soulagé de retrouver la rue. Pourquoi s'agiter ainsi ? Pourquoi cela avait-il tant d'importance ? À l'époque, elle n'était pas restée insensible, et lui avait été assez stupide pour penser que ce n'était pour elle qu'un jeu agréable, un flirt sans conséquence.

Avait-elle changé ?

Il avait fugitivement aperçu ses cheveux, des cheveux blonds comme les blés. Tous ces jours et toutes ces nuits pendant lesquelles, incapable de trouver le sommeil, il avait tenté de les chasser de son esprit. Peut-être était-ce à cause d'elle qu'il n'avait guère résisté lorsque son oncle, Sir Paul Sillitoe, lui avait proposé de devenir l'aide de camp de Sir Richard Bolitho. Il s'attendait à ce que Bolitho, dès qu'il en aurait su davantage à son sujet, décline la proposition. Et au lieu de cela, à Falmouth, un jour qu'il n'oublierait jamais, leur gentillesse à son égard, la confiance que l'amiral lui avait accordée. Une amitié, enfin, qui l'avait aidé à oublier ses doutes et les blessures du passé. Il ne pensait plus qu'à leur prochaine campagne, au défi qui les attendait, même si cela devait le mener une fois de plus sous la gueule des canons.

Et maintenant, ça. Cette rencontre lui avait causé un véritable choc. Il s'était illusionné. Quelles auraient été ses

chances? Une femme mariée, la femme de son commandant? Autant se tirer une balle dans la tête.

Était-elle toujours aussi belle? Elle avait deux ans de plus que lui, un peu plus peut-être. C'était une femme si pleine de vie. Après l'indignité de la cour martiale, après que l'on se fut débarrassé de lui en l'affectant à bord de ce vieux *Canopus* et, croyait-il alors, pour le reste de sa carrière, elle avait été pour lui comme un astre éblouissant. Et il n'était pas le seul officier à s'être laissé séduire. Il pressa le pas, puis il les vit.

Ils étaient deux. Deux soldats réformés; ils portaient encore les haillons tout tachés de leurs tuniques écarlates. Le premier était aveugle, il gardait la tête bizarrement penchée, comme s'il essayait de comprendre ce qui se passait. L'autre, manchot, serrait contre lui un quignon de pain que lui avait probablement donné le serveur du café d'à côté. Un client avait dû l'abandonner près de son assiette.

– Qu'est-ce qui se passe, Ted? demanda l'aveugle.

– Un bout de pain, répondit l'autre. T'en fais pas, on aura peut-être de la chance.

Avery se sentait envahi par le dégoût. Il aurait dû s'habituer, mais non. Il lui était arrivé de se battre avec un officier qui s'était moqué de sa sensiblerie.

Il les héla :

– Vous, là-bas!

Il se rendit compte que, sous le coup de la colère et de l'écœurement, il avait pris un ton désagréable. Le manchot s'interposa entre l'officier et son camarade aveugle.

– Je suis désolé, s'excusa Avery.

Il se rappela Adam et son sabre d'honneur qu'il avait revendu.

– Prenez ça.

Il mit un peu d'argent dans la paume crasseuse.

– Vous mangerez quelque chose de chaud.

Et il tourna les talons, encore mécontent de voir que

pareilles choses le bouleversaient toujours autant. Il entendit l'aveugle qui demandait :

– Qui c'était donc, Ted ?

Les chevaux faisaient tant de vacarme qu'il perçut à peine la réponse.

– Un gentilhomme. Un vrai gentilhomme.

Combien étaient-ils dans ce cas ? Combien y en aurait-il encore ? Sans doute des fantassins d'un régiment de ligne, peut-être deux soldats de Wellington : serrés épaule contre épaule, face à l'artillerie et à la cavalerie françaises. Réussissant à servir d'une bataille l'autre, jusqu'à ce que la chance tourne et les abandonne.

Les passants qu'ils croisaient ne pouvaient comprendre à quoi cela ressemblait, ils ne parviendraient jamais à comprendre comment lui-même ou son amiral pouvaient être encore bouleversés par le prix à payer dans une guerre. Comme ce jour, dans la grand-chambre de *L'Indomptable*, lorsque le vaisseau d'Adam s'était perdu et que ce brick, le *Pic-vert*, n'avait arraché à la mer qu'un seul et unique survivant. Il était revenu sur les lieux en violation formelle de ses ordres. Ce survivant, c'était le moussaillon. Avery avait vu Bolitho le ramener à la vie à force de compassion, alors même qu'il tentait de savoir ce qu'il était advenu d'Adam.

Dans le temps, Avery avait cru que ses propres souffrances l'avaient rendu indifférent au sort de ses semblables. Mais Bolitho l'avait fait changer d'avis.

Une cloche tinta dans le lointain : était-ce St. James, Piccadilly ? Il était passé devant sans s'en rendre compte. Il se retourna, mais les deux tuniques rouges avaient disparu. Comme des fantômes, surgis de quelque champ de bataille oublié pour s'évanouir de nouveau.

– Quelle surprise, monsieur Avery ! Vous !

Il la regarda, vaguement conscient qu'elle se tenait dans

l'embrasure d'une parfumerie, un paquet joliment emballé dans les bras.

C'était comme si la rue s'était soudain vidée et, pareille aux deux fantômes, avait perdu son identité.

Il hésita d'abord, se découvrit. Elle scrutait son visage et, sans doute aucun, songea-t-il amèrement, ses cheveux noirs striés de grandes mèches grises. C'était comme dans ses rêves, lorsqu'il s'imaginait la piquer au vif sous les sarcasmes et le poids de son mépris afin de la punir d'une manière qu'elle ne pourrait jamais oublier.

Elle tenait un manchon de fourrure dans une main, et son paquet était à deux doigts de tomber. Il commença brusquement :

– Laissez-moi vous aider.

Et il saisit son paquet. Il était lourd, mais il en eut à peine conscience.

– Vous avez quelqu'un qui peut vous prendre ceci ?

Elle avait le regard intense.

– J'ai vu ce que vous avez fait pour ces pauvres mendiants. C'était gentil à vous – ses yeux se posèrent un bref instant sur son épaulette toute fraîche. Et vous avez également bénéficié d'une promotion, à ce que je vois.

– J'ai peur que ce ne soit pas exactement le cas.

Elle n'avait absolument pas changé. Sous la jolie capeline, les cheveux étaient peut-être un peu plus courts, comme c'était désormais la mode. Mais ses yeux étaient tels qu'il se les rappelait. Bleus. Extrêmement bleus.

Puis elle sembla se rappeler sa question.

– Ma voiture doit venir me reprendre d'ici une minute.

Son expression était devenue plus méfiante, comme si elle ne savait trop sur quel pied danser.

– J'ai cru vous avoir aperçue un peu plus tôt, reprit Avery. Sans doute un éclair de lumière. J'ai appris que vous aviez perdu votre mari.

Un court instant de triomphe. Mais c'était dérisoire.

– L'an passé...

– Je ne l'ai pas su à la lecture de *La Gazette*, je me trouvais hors d'Angleterre à l'époque.

Il devait lui paraître discourtois, mais il n'avait pu s'en empêcher.

– Il n'est pas mort au combat, répondit-elle. Cela faisait quelque temps qu'il était en mauvaise santé. Et vous? Êtes-vous marié?

– Non.

Elle se mordit la lèvre. Même ce tic le faisait souffrir.

– J'ai lu je ne sais où que vous étiez l'aide de camp de Sir Richard Bolitho.

Et voyant qu'il restait silencieux, elle ajouta :

– Voilà qui doit être très enthousiasmant. Je ne l'ai jamais rencontré – une brève hésitation. Ni cette fameuse Lady Somervell, d'ailleurs. J'aimerais tant.

Avery entendit un bruit de roues. Il y en avait bien d'autres, mais, sans savoir trop comment, il devina qu'il s'agissait de la voiture assortie à son manteau. Elle lui demanda soudain :

– Êtes-vous descendu en ville?

– Je suis logé à Chelsea, milady. Je me rendrai dans l'Ouest dès que j'aurai réglé mes affaires à Londres.

Deux taches écarlates marquaient ses joues, et ce n'était pas du maquillage.

– Vous ne vous étiez jamais adressé à moi sur un ton aussi solennel. Auriez-vous oublié?

Il entendait la voiture ralentir. Tout serait bientôt fini : son rêve impossible ne viendrait plus le torturer.

– À l'époque, j'étais amoureux de vous. Vous le saviez sans doute.

Des souliers claquaient sur la chaussée.

– C'est tout, milady?

Elle fit signe que oui et resta à regarder, l'air intéressée, le valet prendre le paquet des mains d'Avery. Cette expression, ces yeux mordorés qu'elle n'avait jamais pu oublier.

– J'ai rouvert ma maison de Londres, lui dit-elle. Nous vivions à Bath. Ce n'est plus comme avant.

Le domestique baissait le marchepied. Il n'avait pas accordé la moindre attention à Avery.

Elle posa la main sur la portière de la voiture. Une main petite, fort bien tournée, robuste.

– Ce n'est pas loin d'ici. J'aime à me trouver près du cœur des choses – elle leva des yeux brillants vers lui, comme s'il lui venait une idée. Viendriez-vous prendre le thé avec moi? Demain? Après tout ce temps...

Il se rappelait ce jour où il l'avait serrée contre lui. Où il l'avait embrassée. Où il s'était fait des illusions...

– Je crois que ce serait peu convenable, milady. On bavarde déjà suffisamment en ville et on y répand trop de calomnies. Je ne vous dérangerai plus.

Elle était montée en voiture, mais elle avait baissé la vitre. Le domestique attendait, visage de marbre, avant de s'installer auprès du cocher.

Elle posa sa main sur la sienne un long moment. Son agitation le surprenait.

– Venez.

Elle lui glissa une carte de visite. Puis, jetant à peine un regard au valet, elle murmura :

– Que me disiez-vous donc, à l'instant? Étiez-vous réellement amoureux?

Il répondit sans sourire :

– Je me serais fait tuer pour vous.

La voiture bleu foncé s'éloigna.

Il remit sa coiffure et dit à voix haute :

– Bon sang de bois, et je me ferais encore tuer maintenant!

Mais sa colère s'estompa et il ajouta à voix basse :
« Susanna. »

Yovell, le corpulent secrétaire de Bolitho, attendait patiemment près du bureau de la bibliothèque, son gros derrière exposé au feu. À force de partager l'existence de Bolitho à la mer, il connaissait mieux que quiconque les projets et les détails que l'amiral devait mettre au point, avant de retranscrire cette guerre sur papier en ordres écrits à l'intention de ses commandants.

Tout comme l'autre domestique, Ozzard, homme loyal mais au caractère difficile, Yovell avait la jouissance d'une petite chaumière sur les terres. Allday vivait là, lui aussi, lorsqu'il rentrait de mer. Yovell eut un petit sourire amusé. Enfin, jusqu'au jour où Allday était devenu un respectable homme marié. À travers l'une des fenêtres, il voyait un chat qui attendait, plein d'espoir, que quelqu'un lui ouvre la porte. *C'est Allday tout craché, toujours du mauvais côté de la porte.* Lorsqu'il était en mer, il se faisait du mouron pour sa femme et son auberge de Fallowfield. Et maintenant, il avait en plus la responsabilité d'une enfant. Et quand il était à terre, il se torturait à l'idée qu'on le laisse sur le bord quand Bolitho regagnerait son vaisseau amiral. Yovell, lui, n'avait pas ce genre de soucis domestiques. Le jour où il aurait envie de cesser de travailler, il savait que Bolitho lui en laisserait la liberté. Il savait aussi que la plupart des gens le trouvaient fou à lier de risquer sa vie à bord d'un bâtiment de guerre.

Il regardait Bolitho feuilleter les documents sur lesquels il avait travaillé le plus clair de la matinée. Cela faisait seulement une semaine qu'il était rentré de Londres et il avait consacré presque tout son temps aux affaires de l'Amirauté. Catherine Somervell lui avait fait un grand signe en quittant la maison pour se rendre à l'invitation de Roxby, leur proche voisin et le

« Roi de Cornouailles », comme on l'avait surnommé. Roxby avait épousé la sœur de Bolitho, Nancy. Yovell trouvait que c'était une bonne chose que Catherine ait de la parentèle à qui rendre visite lorsqu'ils étaient tous en mer.

Il éprouvait la plus grande admiration pour elle, tout en sachant que beaucoup de gens la traitaient de putain. Lorsque leur transport, le *Pluvier Doré*, avait sombré au large des côtes d'Afrique, la compagne de Bolitho se trouvait avec eux. Elle n'avait pas seulement survécu aux rigueurs de leur séjour dans une chaloupe non pontée, elle les avait aidés à rester soudés, leur avait rendu espoir et donné du cœur à l'ouvrage quand il était fort peu probable qu'ils s'en sortent. Et Yovell en avait presque oublié ses propres souffrances.

Bolitho se tourna vers lui. Il paraissait très calme et reposé. Deux semaines passées sur les routes pour rentrer de Londres, les changements de voiture et de chevaux, les retards causés par des arbres tombés et des rivières en crue. Le récit qu'ils en avaient fait ressemblait à un cauchemar. Bolitho lui dit :

– Si vous voulez bien faire des copies de tout ceci, j'aimerais que tout parte chez Leurs Seigneuries le plus vite possible.

Il s'étira en songeant à la lettre qui l'attendait. Une lettre de Belinda, même si c'était un homme de loi qui guidait sa plume. Elle avait besoin d'argent, elle réclamait une augmentation de sa pension, pour elle et pour sa fille Elizabeth. Il frotta son œil malade. Son œil qui ne l'avait guère fait souffrir depuis son retour : peut-être le calme et la grisaille de Cornouailles étaient-ils plus reposants que les mille et un reflets à la surface de la mer.

Elizabeth. Dans quelques mois, elle aurait onze ans. Une enfant qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait jamais. Belinda ferait ce qu'il fallait pour. Parfois, il se demandait ce que penseraient de l'élégante Lady Bolitho ses amis de la bonne société londonienne, s'ils savaient qu'elle avait ourdi

un complot avec le mari de Catherine, qu'elle avait colporté de fausses accusations pour la faire déporter comme une vulgaire voleuse. Catherine ne parlait jamais de cela, mais elle n'oublierait pas. Elle non plus ne pardonnerait jamais.

Depuis leur retour, ils avaient essayé de profiter de chaque instant, sachant que le temps leur était compté. Un vent de suroît avait soufflé plusieurs jours, les routes et les chemins étaient en meilleur état. Ils avaient parcouru à cheval des milles et des milles sur les terres, avaient rendu visite à Roxby, toujours souffrant après son attaque. Roxby était de mauvaise humeur : il adorait la vie qu'il avait menée jusqu'alors : la chasse, la boisson, les réceptions dans sa demeure près de la propriété de Bolitho. Il avait toujours harmonieusement combiné les plaisirs d'une vie de gentilhomme avec ses obligations de propriétaire foncier et de magistrat. Il était au mieux avec le Prince-Régent, relation qui lui avait peut-être valu de se faire anoblir par lui. Le verdict de ses médecins, qui lui imposaient le repos et une existence plus calme, était pour lui comme une véritable sentence de mort.

Bolitho repensa au long voyage de retour, sur ces routes effroyables. Catherine avait même réussi à le rendre heureux, en dépit de l'inconfort. Un jour, une crue les avait contraints à rebrousser chemin. Ils s'étaient réfugiés dans une petite auberge miteuse, au grand dam de leurs compagnons de voyage, deux ecclésiastiques fort bien mis et leur épouse. Ils se rendaient chez leur évêque.

L'une d'elles, furieuse, avait déclaré :

– Aucune femme convenable n'accepterait de rester dans un endroit aussi atroce ! – et, s'adressant à Bolitho : J'aimerais bien savoir ce qu'en pense votre épouse.

C'est Catherine qui avait répondu :

– Nous ne sommes pas mariés, madame – elle avait pris Bolitho par le bras avant d'ajouter : Cet officier s'est enfui après m'avoir enlevée !

Ils n'avaient plus jamais revu leurs compagnons qui avaient pris une autre diligence ou s'étaient évanouis dans la nuit.

Leur chambre était humide et sentait passablement le renfermé de n'être guère occupée. Mais l'aubergiste, nabot fort jovial, leur avait fait du feu sur-le-champ et le souper qu'il avait préparé aurait rassasié le plus vorace des aspirants.

La pluie battait contre la fenêtre, la flambée faisait danser des ombres sur les murs, ils s'étaient engloutis dans le lit de plume et avaient fait l'amour comme des amants fugitifs.

Bolitho avait reçu une brève lettre d'Adam, il se contentait d'annoncer qu'il appareillait avec Valentine Keen, destination Halifax. Il les pria de l'excuser de ne pas être allé leur rendre visite à Falmouth.

Lorsqu'il repensait à eux, il avait du mal à ne pas laisser son esprit vaciller. Adam et Keen. Le capitaine de pavillon et l'amiral. *Comme James Tyacke et moi.* Mais leur situation était si différente. Ils avaient tous deux aimé la même femme, et Keen l'ignorait. Bolitho savait que partager ce secret revenait à en partager la culpabilité.

Cette même nuit, à l'auberge, tandis qu'ils étaient étendus après l'amour, épuisés, Catherine lui avait raconté autre chose. Elle avait emmené Keen à Zennor, au cimetière où Zénoria était enterrée. C'était à une bonne trentaine de milles de Falmouth. Ils étaient descendus pour la nuit chez des amis de Roxby, à Redruth.

– Si nous étions allés ailleurs, lui avait-elle expliqué, il y aurait eu des commérages épouvantables. Je ne voulais pas courir le risque... il y a déjà assez de gens qui ne nous veulent pas du bien.

Puis, lorsque Keen était allé se recueillir, seul, sur la tombe, elle avait parlé au bedeau. Il était également jardinier et, avec son frère, le charpentier de l'endroit. Il lui avait confié qu'il fabriquait tous les cercueils du village et des fermes alentour.

Elle avait ajouté :

– Je lui ai demandé de mettre des fleurs fraîches sur la tombe toute l’année.

Bolitho la serrait contre lui devant le feu, il devinait sa tristesse à l’évocation de ces souvenirs.

Elle avait poursuivi :

– Il n’a pas accepté d’argent, Richard. Il m’a expliqué qu’un jeune officier de marine s’en était déjà chargé. Ensuite, je suis allée à l’église. J’ai cru revoir le visage d’Adam, le jour du mariage de Val et de Zénoria.

Quel tour étrange et vicieux avait bien pu jouer le destin, en réunissant Adam et Keen ? Cela pouvait les guérir, ou les détruire.

Yovell astiquait ses lunettes cerclées d’or.

– Sir Richard, quand Mr Avery doit-il arriver ?

Bolitho se tourna vers lui, attentif. Cet homme avait plusieurs facettes. D’après la rumeur, Yovell avait été maître d’école. Il le croyait sans peine. Difficile de l’imaginer à bord de la chaloupe, quand le *Pluvier Doré* était parti par le fond. Difficile d’imaginer ses mains, peu habituées au labeur des marins, déchirées et sanguinolentes sur les avirons ; son visage brûlé par le soleil. Cela dit, il ne se rappelait pas l’avoir entendu se plaindre une seule fois. C’était un homme cultivé, qui aimait lire la Bible comme d’autres adorent jouer aux dés. Même si sa question au sujet de l’aide de camp pouvait paraître anodine, on sentait que Yovell lui portait un intérêt véritable. Aussi énigmatiques l’un que l’autre, peut-être étaient-ils faits du même bois. George Avery était un homme très calme, réservé. Sillitoe lui-même savait peu de chose de son neveu. Il ne s’en préoccupait guère. La sœur de Sillitoe était la mère de George Avery. Quant au frère de Sillitoe, qui avait apparemment eu tant d’influence sur Avery qu’il lui en avait parlé comme s’il était son père lorsqu’ils avaient fait connaissance, Bolitho n’en savait strictement rien. Il avait été officier de marine et avait sans doute fait usage de

son influence pour trouver à son neveu son premier embarquement d'aspirant. Le propre père d'Avery, une éducation rigide dans une famille de clercs : rien n'avait pu venir à bout de son envie de naviguer. Le frère de Sillitoe était tombé lors de la bataille de Copenhague à bord du *Gange*, comme tant d'autres avec lui en ce jour funeste.

Un lieutenant de vaisseau sans relations n'avait pas grand-chose à faire à Londres, même si Catherine devinait vaguement qu'il avait dû y avoir un jour une femme dans la vie d'Avery.

Seule une femme aura pu le blesser aussi profondément.

Elle avait probablement raison.

– Mr Avery va arriver d'ici une semaine environ. Ou quand il lui plaira.

Peut-être Avery attendrait-il la dernière minute. Peut-être ne supportait-il pas d'en voir d'autres, qui ne cachaient pas l'amour qu'ils se portaient, quand lui-même était esseulé.

Il écoutait le bruit sourd des sabots.

– Madame rentre bien tôt.

Yovell, qui était à la fenêtre, hocha négativement la tête.

– Non, amiral, c'est un courrier – et, sans se retourner : Sans doute des dépêches.

Bolitho se leva, essayant de se préparer tandis que son secrétaire allait aux nouvelles. Si tôt. Si tôt. Un mois de délai supplémentaire, et ils le prévenaient déjà de la date de son départ. Mieux eût valu qu'ils l'aient laissé à bord de *L'Indomptable* ; et à la même seconde, il sut que c'était un mensonge. Être près d'elle, ne fût-ce qu'une heure, cela n'avait pas de prix.

Yovell était de retour avec l'enveloppe de toile si familière, marquée de l'ancre câblée de l'Amirauté. Elle détruisait tous les espoirs qu'il aurait pu encore caresser.

Yovell regagna la fenêtre pour observer ce qui se passait derrière les arbres. Il nota que le chat avait disparu, ce qui le fit repenser à Allday. Ç'allait être dur.

Il entendait le coupe-papier qui déchirait l'enveloppe. Le courrier était aux cuisines, on lui avait offert une boisson chaude : il était certainement plein d'envie pour ceux qui vivaient dans de grandes demeures comme celle-ci. Bolitho annonça tranquillement :

– Tout est avancé d'une semaine. Nous appareillons pour Halifax le 18 février.

Yovell nota que l'amiral avait gardé tout son calme, comme tous s'attendaient à le voir. Aucune émotion ne semblait l'atteindre.

– Ce n'est pas la première fois, sir Richard, lui répondit-il.

Bolitho s'empara d'une plume et se pencha sur les papiers qui recouvraient son bureau.

– Rendez l'accusé de réception à ce garçon.

Il se leva, se protégeant l'œil de la lumière avec sa manche.

– Je vais prendre un cheval pour aller rejoindre Lady Catherine. Prévenez Matthew, voulez-vous ?

Yovell s'empressa. Il n'avait guère envie de partir, mais il comprenait que Bolitho voulait être seul pour se faire à l'idée de cette séparation. Trois semaines, la largeur de l'océan, le bout du monde.

Il referma doucement la porte derrière lui. *Finalement, ce sont peut-être les chats qui comprennent le mieux la vie.*

Ils se retrouvèrent près du muret de schiste qui marquait la limite des terres de Roxby. Elle attendit pour descendre de selle qu'il ait mis pied à terre et s'avance vers elle. Alors, elle sauta dans ses bras. La brise faisait voler ses cheveux lâchés.

– Tu as eu des nouvelles. Dans combien de temps ?

– Trois semaines.

Elle pressa son visage contre lui pour qu'il ne puisse voir ses yeux.

– Nous allons en faire une éternité, mon chéri. Je serai toujours avec toi, toujours.

Elle avait dit cela sans irritation ni amertume. Le temps était trop précieux pour qu'on le gâche.

– Je n'ai pas envie de partir, lui répondit-il. J'en déteste la seule idée.

Elle le sentait frissonner à travers son manteau, comme s'il avait froid ou comme s'il avait été fiévreux. Elle savait que c'était autre chose.

– Pourquoi faut-il que tu souffres à cause de moi, à cause de ce que je suis ?

– Parce que, moi, *je te comprends*. Je suis comme ta mère et toutes ces femmes qui l'ont précédée. Je t'attendrai comme elles attendaient, tu me manqueras plus que je ne saurais dire – et, plongeant ses yeux sombres dans les siens : Et pardessus tout, je suis si fière de toi. Lorsque tout cela sera fini, nous serons ensemble... plus rien ni personne ne pourra nous séparer.

Il lui effleura le visage et la gorge.

– C'est tout ce que je souhaite.

Puis il l'embrassa très doucement, si doucement qu'elle avait envie de pleurer.

Mais elle était forte, trop forte pour laisser les larmes couler. Elle savait à quel point il avait besoin d'elle et cela lui donnait le courage indispensable, peut-être plus aujourd'hui que jamais auparavant.

– Ramène-moi à la maison, Richard. Nous avons toute la vie, tu te souviens ?

Ils marchaient en silence, les chevaux les suivant tranquillement. Parvenus sur la crête, ils découvrirent la mer ; elle le sentit qui lui serrait plus fortement le bras. Comme s'il se retrouvait face à son vieil ennemi.